4e Année. — N° 165. Dimanche, 28 Février 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Corsage de bal forme cuirasse. — Store avec application de toile perse. — Deux dentelles en mignardise. — Deux dentelles lacet et crochet. — Trois bandes en tapisserie. — Voile de fauteuil. — Quart de travail du voile de fauteuil. — Costume de jeune fille. — Sortie de bal ou de concert. — Deux coiffures de bal. — Coiffure (devant et dos).

MUSIQUE : Ave Maria, par M. Vitoni.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Corsage de bal en satin rose, forme cuirasse, carré pardevant; tout autour effilé de soie frisée, blanche et rose; au-dessus de l'effilé, ruche à la vieille en gaze blanche. Draperie de gaze allant droit sous les bras; chaque pli de cette draperie est séparé par un petit plissé de satin rose. Les manches sont fermées par un bouillonné à la vieille en gaze blanche; au-dessus de ces manches, une épaulette rattache la partie du devant de la draperie à celle du dos, qui est, du reste, exactement semblable. Coiffure très-ondulée devant, avec couronne de tresses, de laquelle s'échappent des boucles très-longues. — Modèle de Mme Duboys, rue d'Anjou, 31.

2. Store avec application de toile perse. — Modèle de Mme de Milly, 21, boulevard des Batignolles. — Ce store est en toile canevas bise, sur laquelle on a appliqué des motifs de perse cretonne; ces motifs sont entourés d'un point de soie de couleur; ce point doit se faire très-couché et très-rapproché, et doit être presque semblable à un point de plumetis. Les sujets de perse ne sont pas brodés comme cela se fait pour les écrans et les paravents. Ce store étant destiné à être mis contre le jour, l'effet des broderies rendrait le dessin confus. Ces stores se doublent de mousseline de couleur et de soie lorsqu'ils sont destinés à être mis devant une glace sans tain. On trouve ces stores faits ou échantillonnés chez Mme de Milly, 21, boulevard des Batignolles.

1. CORSAGE DE BAL, FORME CUIRASSE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

3-5. Trois bandes en tapisserie. — Les nuances à employer sont indiquées au-dessous de chaque dessin, à côté des signes qui les représentent.

6. Dentelle mignardise. — Les gros pois marqués C B du milieu, pois au plumetis ou gros festons bien bourrés, se trouvent aussi en douzaines; on les rattache au milieu des dents arrondies à l'aide des chainettes qui partent alternativement des picots et revont au centre, prenant pied sur ledit pois. La dent extérieure se fait tout à fait comme dans les autres dentelles.

7. Dentelle avec mignardise C B. — On pile sa mignardise en anneau, puis on fait dans le milieu les chainettes qui arrêtent et resserrent les anneaux, passant de l'une à l'autre, suivant l'indication donnée par le dessin; ceci fait, il n'y a plus que le pied tout droit avec brides lancées qui se raccordent aux dents, puis les petites dents extérieures, et la dentelle est terminée.

8. Dentelle lacet et crochet. — On coud en dents aiguës le lacet Renaissance sur une moleskine, ce sera préférable, ou sur papier; puis on fait la chainette du pied; les petits œillets du centre, à la marque C B, se trouvent également à la douzaine; ils se raccordent par une simple chainette, ainsi que le montre bien le dessin; pour passer d'une dent à l'autre, on traverse par derrière deux ou trois points de chainette qui arrêtent le bas de la dent; l'extérieur, composé de chainettes ou mailles en l'air, est tellement facile à comprendre, que point n'est besoin d'explication.

9. Dentelle en lacet et crochet. — On se procure les feuilles qui font le motif principal, feuilles marquées C B, que l'on vend à la douzaine, puis le lacet Renaissance qui forme la dent.

Il faut rattacher les motifs dans l'intérieur des dents de lacet, et cela par un point de crochet ordinaire, c'est-à-dire par des chainettes alternées de points simples, puis ensuite faire le pied

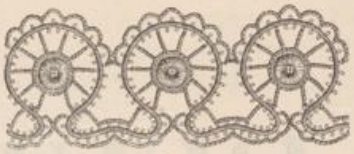
et la dent à picot extérieure, et la dentelle se trouve terminée; elle est riche cependant, malgré sa simplicité.

10-11. Voile de fauteuil, ou dessus de coussin en broderie Renaissance et lacet. — Modèle du Sphinx. Notre dessin 10 représente l'ensemble en réduction, et notre dessin 11 le quart de l'ouvrage en grandeur naturelle. Il faut se procurer du lacet C B de plusieurs genres, en premier lieu de tirette Renaissance de deux largeurs; celle du milieu et celle des arabesques du cadre, tirettes en fil-fil, ou bien prendre du simple lacet C B à picots, du lacet canevas à jour dans le milieu pour le double encadrement du centre, et enfin du lacet canevas plus étroit pour le zigzag qui se trouve entre les deux lacets et qui se continue dans l'encoignure où il forme grecque; le même lacet sert pour la dent extérieure.

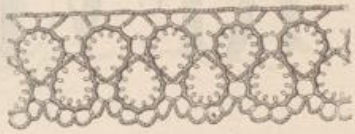
Il faut prendre une moleskine verte, tracer le dessin dessus dans son ensemble (toute dessinée, avec l'assortiment, elle coûte 15 francs, au Sphinx).

Les deux lacets à jour se cousent en accentuant bien les quatre angles, puis celui du milieu, qui forme une jolie rosace; après cela, les dents qui se rattachent de chaque côté de ce lacet par un point de surjet, et dans les intervalles par les barrettes cordonnées s'élançant

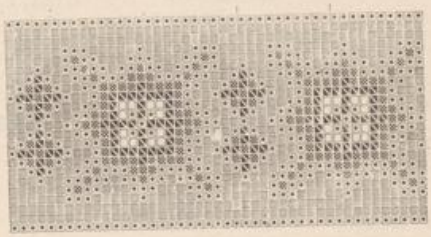
2. STORE AVEC APPLICATION DE TOILE PERSE. — MODÈLE DE Mme DE MILLY.



6. DENTELLE EN MIGNARDISE.

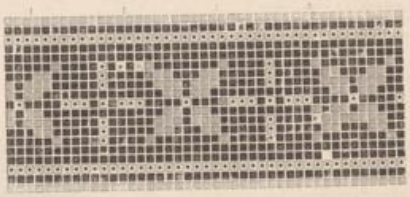


7. DENTELLE AVEC MIGNARDISE.



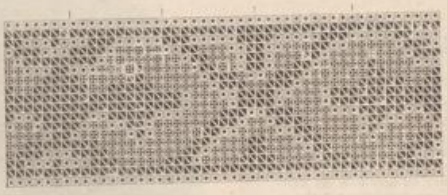
3. TAPISSERIE.

Rouge foncé. Bleu. Gris perle. Jaune d'or.



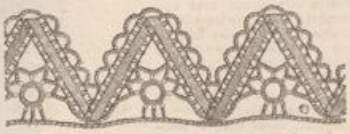
4. TAPISSERIE.

Noir. Gris perle. Jaune d'or.

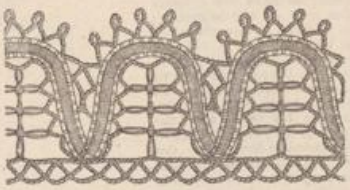


5. TAPISSERIE.

Vert foncé. Rouge foncé. Jaune d'or.



8. DENTELLE EN LACET ET CROCHET.



9. DENTELLE EN LACET ET CROCHET.

d'une rose festonnée; ce lacet passe au-dessous de celui à jour et vient former la grecque qui forme pied à l'arabesque; celle-ci est enjolivée de jours, tantôt épais et tantôt très-clairs, et formant opposition et reliés les uns aux autres par des barres festonnées. On peut, en grandissant ce dessin, en exécuter un dessus d'édredon magnifique, qui sera complété par la dentelle que nous donnons dans ce numéro.

12. Toilette de jeune fille en gaze de soie blanche rayée de satin en travers. — Le jupon est en faille rose, uni derrière et à demi-traîne. Le devant est orné de deux plissés fixés de chaque côté par des nœuds. La tunique est en gaze; elle est faite en cœur par devant et boutonnée derrière jusqu'à 15 centimètres de la taille, et, à cette place, elle se sépare pour former deux pans ou pointes qui se croisent et se drapent d'une façon très-originale sans accentuer le bouf. Comme garniture, cette tunique n'a qu'un plissé de faille se terminant par un petit effilé blanc, haut d'un centimètre; on coud cet effilé en plat sur la bande d'étoffe, et on plisse après. Les manches ont un triple plissé, le dernier a deux têtes séparées par un nœud rose. Deux nœuds roses au corsage, un autre derrière le cou. Écharpe de faille rose formant coques, posée derrière sur le relevé de la tunique.

13. Sortie de bal ou de concert forme *visite*, en cachemire de l'Inde blanc, doublée de satin ouaté et piqué ou de fausse hermine. Ce vêtement, très-confortable, est orné de deux plissés de faille blanche. Sur les manches, deux nœuds, un à la saignée, l'autre dans le bas de la manche, rattachés l'un à l'autre par un ruban de faille passé à plat. Nœud avec longs bouts dans le dos. — Ces deux modèles appartiennent à la maison Dubuyse, 31, rue d'Anjou.

10. VOILE DE FAUTEUIL OU DESSUS DE COUSSIN.

14. Coiffure de bal. — Les cheveux sont ondés, relevés sur le front et roulés en spirales formant coques. Une double torsade part du sommet de la tête et retombe assez bas sur le cou; deux ou trois boucles accompagnent cette torsade. Plumes roses sur le haut de la coiffure et retombant un peu derrière.

15. Coiffure de bal, avec nœud gordien sur le devant de la tête, accompagné de torsades et de coques; une touffe de plumes blanches fait l'ornement de cette coiffure, que complètent de longues boucles tombant très bas.

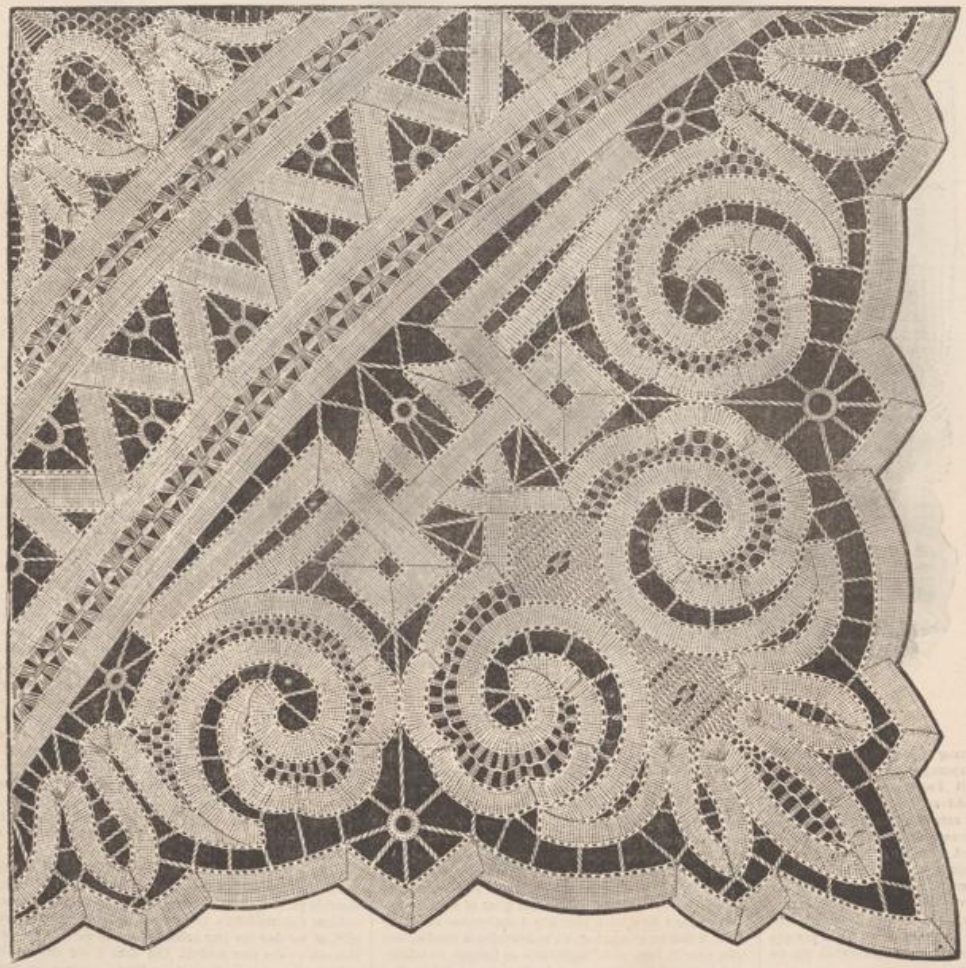
16-17. Coiffure composée de coques par devant se prolongeant jusqu'au milieu de la tête; par derrière, flot de boucles retombant très-bas. Le dessin 17 reproduit la même coiffure vue par devant. — Ces trois modèles de coiffures nous ont été donnés par M. de Hystarweld, 3, faubourg Saint-Honoré.

E. BOUCOY.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette havane foncé en faille et étoffe de laine formant un petit carreau en relief et velours marron. Le jupon en faille; dans le bas se trouve un plissé, puis un biais de velours relevant un bouillonné froncé deux fois à deux intervalles et à deux têtes remontantes. La tunique, en laine, est taillée carrée et drapée sans bouf derrière. Un effilé en chenille à boules de soie fait former deux tabliers. Corsage à basques rondes, ouvert sur un gilet de soie formé par des plis plats. Un revers de velours garnit l'ouverture du corsage. Col de faille doublé de velours bleu, avec nœud de faille doublé de velours bleu également. Nœud semblable à l'endroit où le corsage ferme par un bouton. Manches de velours avec revers de soie plissée et jarretière de faille doublée de velours bleu. — Modèle de Mme Cavally, 10, boulevard des Capucines.

Toilette en faille noire. — La jupe à traîne a dans le bas un volant plissé surmonté de sept petits biais de faille ou de satin; au-dessus, un large biais de faille blanche rayée de satin noir ou de faille noire; puis un bouillonné très-peu froncé de faille noire, retenu en bas par six biais de satin ou de faille, en haut par cinq biais semblables. Un second biais en faille rayée, aussi large que le premier, est surmonté de dix petits biais de faille. Le tout se termine par une tête de faille noire liserée de faille rayée. Une double écharpe en faille noire et en faille ponceau traverse le devant en formant quelques plis et se noue lâche derrière, ainsi que l'indique la gravure; les deux pans rouges vont s'attacher sous la basque; les bouts des pans noirs se perdent sous les plis. Corsage composé de petits bouillonnés très-peu froncés, allant en diminuant à la taille et coupé par des roulesautés de satin ou de faille, suivant que les petits biais de la jupe sont en faille ou en satin. Les manches sont bouil-



11. QUART DU VOILE DE FAUTEUIL EN GRANDEUR NATURELLE.

lonnées en travers et terminées par un biais en faille rose et un petit nœud en étoffe semblable.

Courrier de la Mode

Je remets à la semaine prochaine le détail du trousseau et de la corbeille. Comme je veux donner avec les prix de chaque objet des indications précises sur leur nombre et leur valeur, je dois attendre quelques documents qui me manquent. Je regrette ce petit retard, puisque ce devis est attendu par plusieurs de mes jeunes lectrices, mais je pense qu'il vaut infiniment mieux donner des renseignements complets que des à peu près.

Je me trouve assez embarrassée pour répondre à quelques-unes de nos abonnées qui me demandent de leur indiquer un livre contenant les règles des convenances du monde et des usages de la bonne société, non pas qu'il soit difficile de donner un titre d'ouvrage écrit dans ce sens, il en existe et beaucoup, mais bien parce qu'aucun de ces ouvrages ne me semble atteindre le but que l'auteur se propose. Il est certaines questions d'étiquette, de préséance, d'usages consacrées par la tradition ou les mœurs de chaque pays qui peuvent toujours être résolues par des règles nettement formulées, mais ces règles-là, peu de personnes les ignorent; il suffit de regarder autour de soi, d'observer et d'appliquer ensuite à sa propre conduite le résultat de ces observations. En supposant d'ailleurs qu'il soit utile de consigner en termes clairs et précis ces principes généraux de bonne éducation dans un livre spécial mis à la portée de tous, là se borne à peu près, ce me semble, la tâche possible à accomplir. Et voilà pourquoi justement j'ose prétendre que tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet est et sera parfaitement incomplet et insuffisant. Ce qu'on ne peut exprimer en mots et en phrases, ce sont ces mille nuances que modifient chaque usage ou chaque convention de bienséance, suivant le temps, les pays, les personnalités, le milieu où l'on se trouve, l'âge des individus et le rang auquel ils appartiennent. Ce tact parfait, qui est l'apanage de quelques natures privilégiées, on ne saurait l'enseigner dans un livre; il est le résultat des traditions de famille et de l'éducation, ou bien un don naturel développé et perfectionné par une vive intelligence, un esprit fin et observateur. On pourrait cependant en restreignant le cadre, en s'adressant à une seule catégorie de lecteurs, aux femmes, par exemple, donner un aperçu à peu près complet des devoirs à remplir au point de vue des usages et des convenances vis-à-vis du monde et de la société. Je ne serais pas éloignée de mettre à exécution ce projet, qui ne laisse pas que de présenter bien des difficultés, si j'y étais invitée par un grand nombre de demandes.

Il me serait possible, en effet, grâce à ma correspondance particulière qui me met en communauté d'idées et de sentiments avec mes lectrices, de satisfaire à leur désir et de traiter successivement, en les classant dans un ordre rationnel, toutes les questions qui me seraient soumises et dont les différentes solutions représenteraient plus tard un véritable petit code des convenances à l'usage des femmes. Si cette pensée que j'exprime trouve un écho dans les abonnées de la *Revue de la Mode*, je leur serai infiniment reconnaissante de me le dire, et je me mettrai aussitôt à l'œuvre.

Me voilà bien loin du sujet ordinaire de ces causeries de chaque semaine; mais j'ai pensé que je pouvais sans inconvénient laisser de côté, pour un jour, les descriptions de toilette, puisque nous traversons une époque où la mode est absolument stationnaire. C'est à peine si les couturières elles-mêmes peuvent présager de l'avenir, et les opinions de ceux qui *font* loi en matière de toilette féminine sont en ce moment si contradictoires, qu'il est impossible de les résumer. Une grande bataille se livre entre les jupes unies et les tuniques ou polonaises. Cet hiver, on portait de lourdes étoffes formant de gros plis, qui ont nécessairement ramené les jupes à traines sans garnitures, ou du moins ne supportant que des garnitures très-plates; voilà, au contraire, qu'on se plaît à imaginer, pour cet été, des étoffes souples, *lâches* de tissu, avec lesquelles il ne sera possible que de faire des tuniques, puisqu'elles n'ont ni assez de fermeté ni assez de soutien pour être transformées en jupon. Donc, il faut en conclure qu'on maintiendra la combinaison faille pour la jupe, étoffe de fantaisie en tunique, en tablier, en polonaise. Pour mon compte, je n'en suis pas fâchée; rien ne me semble plus commode et plus élégant pour la toilette de rue que le costume ainsi combiné avec deux étoffes dissemblables de tissu, mais s'harmonisant comme teinte. Parmi les étoffes nouvelles, j'ai remarqué des *nattés* en soie très souples, dans le genre du foulard Surah, avec carreaux écossais sur fond écru ou à damiers mats et satinés ton sur ton. Comme dispositions, beaucoup de carreaux, grands ou petits ou de l'uni. Les raies me semblent un peu démodées; je ne me prononce cependant pas à cet égard; il faut attendre, et l'on ne saurait affirmer que la faveur dont a joui l'année dernière cette disposition de dessin ne se maintiendra pas cet été.

Au nombre des étoffes, dont je puis prédire la vogue, je n'hésite pas à mentionner le foulard. Je n'ai pas encore vu les nouveautés créées par la maison Leboussel, mais je sais que la collection des échantillons de la saison sera mise à la disposition de nos abonnées dès la semaine prochaine. D'ici là je serai renseignée *de visu* sur les genres nouveaux qui vont paraître, et je dirai à mes lectrices, puisque généralement elles veulent bien avoir quelque confiance en mon goût personnel, quel serait, à mon avis, le choix à faire parmi toutes les dispositions de dessins et les différents tissus qui me seront montrés. Pour ce moment on n'a guère d'autre préoccupation, en matière de toilette, que de rêver aux costumes d'été et de printemps, puisqu'on ne saurait faire rien de mieux que d'achever d'user les vêtements d'hiver. Les plaisirs ne battent plus que d'une aile et dans les rares bals qui se donnent encore, on ne voit guère que des robes retapées et *rafraîchies* par quelque stratagème à l'aide desquels une couturière habile leur refait une seconde jeunesse. J'ai dit dans un de mes précédents courriers que les Parisiens faisaient fort peu de différence entre le carême et le carnaval et justement il se trouve que j'ai fort; mais, malgré tout le désir que j'aurais d'attribuer ce changement d'habitude à un retour vers le respect des lois religieuses, j'ai bien peur que les agitations et les troubles politiques soient pour beaucoup dans ce revirement et cet accès de sagesse. Quoi qu'il en soit, on ne danse plus ou presque plus. Deux belles occasions ont été cependant fournies à nos merveilleuses d'étaler de somptueuses toilettes, c'est la réception d'Alexandre Dumas à l'Académie et la première représentation de la *Fille de Roland* aux Français. Dans la première de ces solennités littéraires j'ai pu admirer de charmantes toilettes de ville, seulement, l'usage si répandu du noir donne à l'ensemble des toilettes féminines une teinte sombre dans laquelle elles se confondent toutes; ce n'est qu'après un examen plus approfondi, qu'on finit par détacher de la masse les plus belles ou les plus jolies entre les autres.

Au Français, l'autre soir, il n'en était pas ainsi, et les nuances les plus variées diapraient la salle; mais j'ai été trop absorbée par le spectacle lui-même pour pouvoir donner à mes lectrices d'autres détails. Cette soirée théâtrale comptera, en effet, au nombre des plus brillantes, car le succès a été des plus vifs et des plus mérités. Qui donc a osé dire que le goût de la poésie était mort en France et que les plus beaux vers du monde ne sauraient réveiller l'enthousiasme

12. COSTUME DE JEUNE FILLE.

étoffes dis-
me teintes.
ottés en soie
vec carreaux
inés ton sur
, grands ou
démodées;
l faut atten-
t a joui l'an-
maintiendra

la vogue, je
s encore vu
mais je sais
sera mise à
on de nos
ès la semai-
ne. D'ici là
enseignée *de*
genres nou-
ont paraître,
à mes lec-
que généra-
les veulent
quelque con-
mon goût
quel serait, à
le choix à
i toutes les
de dessins
ïérents tissus
ont montrés.
ment on n'a
ntre préoccu-
matière de
ue de rêver
mes d'été et
ps, puisqu'on
faire rien de
e d'achever
vêtements
s plaisirs ne
s que d'une
ns les rares
donnent en-
voit guère
hes retapées
ées par quel-
gème à l'aide
ne couturière
r refait une
eunesse. J'ai
un de mes
courriers que
iens faisaient
de différence
carême et le
t justement il
que j'ai tort;
lgré tout le
j'aurais d'at-
changement
à un retour
spect des lois
s, j'ai bien
les agitations
bles politiques
our beaucoup
revirement et
de sagesse.
en soit, on ne
s ou presque
x belles occa-
été cependant
à nos merveil-
étaler de somp-
toilettes, c'est
on d'Alexandre
l'Académie et
re représenta-
a *Fille de Ro-*
Français. Dans
pu admirer de
l'usage si ré-
ettes féminines
fondent toutes;
ndi, qu'on finit
les plus jolies

s ainsi, et les
ais j'ai été trop
ir donner à mes
le comptera, en
succès a été des
osé dire que le
t que les plus
l'enthousiasme

1875 — Nº 165

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Toilettes de la Mme Cavally & Bd des Capucines &

Gants de la Parfumerie Ninon, 31 r. du Quatre Septembre

14. COIFFU

de ce peuple énervé par la p
Si ceux qui pensent ainsi o
mière représentation de la
Bornier, ils ont pu voir ave
tée toutes ces mains aristoc
de blanc ont applaudi les stro
la gloire de Durandal et de
beaux morceaux de l'œuvre
vone que j'ai complétement
détailler la robe rose thé de
lette de moire de Mme Y...
gardé, j'ai admiré, je me sui
portée, et n'ai point songé
émouvantes aventures de B
Ganelon et de Charlemagne.

Mes lectrices me pardonn
voir oublié pour un jour mes
si elles vont elles-mêmes, c
pas, entendre les beaux ver

MA

16. COIFFU

14. COIFFURE DE BAL.

de ce peuple énervé par la parade et l'opérette? Si ceux qui pensent ainsi ont assisté à la première représentation de la tragédie de M. de Bornier, ils ont pu voir avec quelle ardeur exaltée toutes ces mains aristocratiquement gantées de blanc ont applaudi les strophes où est célébrée la gloire de Durandal et de Joyeuse et les plus beaux morceaux de l'œuvre. Quant à moi, j'avoue que j'ai complètement oublié ce jour-là de détailler la robe rose thé de Mme X... ou la toilette de moire de Mme Y... J'ai écouté, j'ai regardé, j'ai admiré, je me suis sentie émue, transportée, et n'ai point songé à autre chose qu'aux émouvantes aventures de Berthe, de Gérald, de Ganelon et de Charlemagne.

Mes lectrices me pardonneront aisément d'avoir oublié pour un jour mes devoirs de rédactrice, si elles vont elles-mêmes, comme je n'en doute pas, entendre les beaux vers de M. de Bornier.

MARIE DE SAVERNY.

LA ROSE D'ANTIBES

XIII (suite)

La mère s'agenouilla près du lit de son enfant :

— Ma Lætizia, lui dit-elle, ma fille bien-aimée, écoute-moi; par pitié pour nous, pour toi-même, écoute-moi. Le docteur Marius te sauvera, comme il a déjà sauvé ton père. Pourquoi ne pas permettre qu'il vienne?

— Je ne veux pas être sauvée!

— Mon enfant, laisse-moi seulement ..

Lætizia interrompit sa mère par un geste impérieux; ses yeux brillaient d'un feu sombre, un amer sourire contractait ses lèvres blêmes.

13. SORTIE DE BAL OU DE CONCERT.

— Tant que je serai dans cette maison, dit-elle, le docteur Marius n'y rentrera pas.

— Pourquoi?

— Parce que je ne le veux pas! parce que je ne le souffrirai pas, dit l'altière jeune fille en se redressant sur sa couche par un suprême effort.

— Mais, malheureuse enfant, qu'espères-tu donc? dit la mère en se tordant les mains de désespoir.

— Mourir! répondit Lætizia.

Dans le mouvement qu'avait fait Lætizia, ses longs et magnifiques cheveux blonds s'étaient répandus sur ses épaules, qu'ils couvraient du plus riche de tous les manteaux. Ses lèvres frémissantes, ses joues enflammées, ses grands yeux pleins de courroux et à demi-cachés sous ses noirs sourcils, donnaient en ce moment à la jeune Vénitienne nous ne savons quelle étrange beauté. Sa mère allait parler, mais Lætizia, posant ses doigts amaigris sur les mains jointes de la pauvre femme, lui imposa silence.

— Autrefois, dit-elle, il y avait à Venise une noble famille, celle des Anafesto, à laquelle les princes de Varese se trouvaient honorés de s'allier. Sur le livre d'or de la sérénissime République, le nom des Anafesto était le premier en date; dans le gouvernement, la famille était l'une des plus puissantes, et tous ses membres siégeaient au Grand-Conseil. Un long cortège de clients faisait suite aux Anafesto, au temps où le lion de Saint-Marc étendait ses ailes déployées sur les vastes domaines de la République de Venise. C'étaient des temps glorieux. Aujourd'hui, tout est fini, tout est mort, Venise n'est plus! Des patrouilles autrichiennes sillonnent ses canaux, des canons autrichiens font résonner sous leurs roues les dalles sonores de la Piazetta; et comme les pigeons de Saint-Marc acceptent aujourd'hui de picorer dans la main de l'étranger, le dernier des Anafesto, chassé de son pays, errant, traqué par la misère sur le rude chemin de l'exil, reçoit l'aumône et n'en rougit pas. O Seigneur, Dieu tout-puissant, qui veilliez sur Venise au temps de sa splendeur, est-il donc bien possible que vous souffriez tout cela!

Lætizia, épuisée, retomba sur son lit en prononçant ces derniers mots, et pendant que sa mère tout en larmes se précipitait sur elle et l'embrassait en l'appelant des plus doux noms, le père, lui, contemplait son enfant dans un silence farouche.

Cependant, la jeune fille, peut être par l'effet de l'épuisement, s'était endormie d'un sommeil profond. Peu à peu la mère se rassura au point de dire au père :

15. COIFFURE DE BAL.

16. COIFFURE (DEVANT).

17. COIFFURE (DOS).

— Ettore, pendant que Lætizia repose et ne saurait par conséquent s'y opposer, vous pourriez aller chercher le docteur Marius.

— Non, dit le père, je n'irai pas.

— Mais tout à l'heure vous disiez...

— Tout à l'heure j'avais tort et l'enfant m'a rappelé au sentiment de ma dignité, trop longtemps oublié.

Lætizia continuait à dormir de son paisible sommeil. Ses joues, de pourpres étaient peu à peu redevenues roses, sa respiration était régulière et douce. Elle dormit ainsi pendant plusieurs heures sous l'œil de sa mère, et quand elle s'éveilla, son œil était redevenu caressant, un sourire errait même sur ses lèvres pâlies.

— Oh! le bon sommeil! dit-elle. Comme je me sens reposée! Ai-je dormi longtemps?

— Très longtemps. Comment te sens tu?

— Beaucoup mieux. Il me semble même... oh! c'est bizarre!

— Quoi donc?

— Il me semble que j'ai besoin de prendre quelque chose.

La mère étouffa un cri de joie et courut chercher un cordial, aussi souvent offert que repoussé par la malade. Cette fois elle le but à petites gorgées en paraissant le savourer.

— Ah! c'est bon! dit-elle.

— Ettore, Ettore! criait la mère, venez ici. Lætizia est bien, tout à fait bien.

Le pauvre père n'était pas loin. Il accourut. Lætizia lui prit les mains et les baisa.

— Cher père, lui dit-elle, j'ai été bien méchante, n'est-il pas vrai?

— Mais non, chère enfant.

— Il faut me pardonner.

— Te pardonner! Quoi donc?

— Je ne me rappelle pas bien, mais je sais que j'ai dû vous dire... Oh! c'était la fièvre! cher père... j'ai dû vous dire des choses qui vous ont sans doute fait beaucoup de peine.

— Ce n'est rien, c'est passé.

— Oh! oui, bien passé, dit Lætizia.

Puis, rassemblant ses souvenirs, elle dit :

— Vous avez écrit à votre père?

— Plusieurs fois, mais il n'a jamais répondu.

— Il vous répondra cette fois.

— Comment le sais tu?

— Je l'ai vu dans mon sommeil, répondit Lætizia avec une certaine solennité.

Ettore tressaillit et jeta sur son enfant un regard atterré. Il crut que la fièvre la prenait de nouveau, que le délire commençait. Mais Lætizia sourit doucement, et se penchant à l'oreille de son père, elle lui dit :

— Croyez-moi donc quand je vous dis qu'il vient.

— Il vient? mon père!

— Oui, ne voyez vous pas comme sa vue m'a calmée.

— Tu l'as vu?

— Comme je vous vois. Il s'embarquait à bord d'un navire anglais, le... le... je ne puis pas lire le nom; mais il vient à toute vapeur. Demain, il sera ici.

Ettore continuait à regarder Lætizia; mais il ne s'effrayait plus, tant la voix de la jeune fille était calme et caressante, comme autrefois.

— Maintenant, continua Lætizia en prenant une pose qu'elle affectionnait quand elle était enfant, je suis bien fatiguée. Je vais dormir encore. Bonsoir, cher père. Oh! comme j'ai sommeil .. A demain! à...

Et sa voix s'éteignant peu à peu, Lætizia retomba dans son doux et paisible sommeil. Toute la nuit se passa sans qu'elle fît un mouvement. Enfin, elle s'éveilla aux premières lueurs de l'aube, et quand son regard eut fait le tour de la chambre, son premier mot fut pour demander à son père :

— Il n'est pas arrivé?

— Qui cela?

— Grand-père.

— Non, mon enfant, répondit Ettore, il n'est pas venu, il ne viendra pas. A quoi bon te préparer des déceptions?

Lætizia demeura un instant sans rien dire. Mais elle ne paraissait ni émue, ni fâchée.

— Il est débarqué, cependant, dit-elle enfin tout bas; il est débarqué. Il n'y a plus que les Anglais à bord. Où donc peut-il être?

— Lætizia! dit la mère, qui craignait pour sa fille quelque affection cérébrale, Lætizia, mon enfant, au nom du ciel, chasse ces idées. Ton grand-père...

— Je le vois! je le vois! s'écria tout à coup la jeune fille en frappant dans ses mains avec une joie enfantine, oui, je le vois! Là bas, sur la route de Nice, une grande berline de voyage attelée de quatre chevaux. Je les distingue à peine au milieu de la poussière. Oh! comme ils vont vite.

— Lætizia! répétait la mère désolée.

— Je vous dis, je vous dis que je le vois! Écoutez! chut! écoutez! N'entendez-vous pas de ce côté?...

En effet, en ce moment un galop de chevaux et le bruit mat des roues d'une grosse voiture résonnaient sur la route ferrée. Chacun prêta l'oreille. D'instants en instants, le bruit devenait plus distinct. Enfin, une voiture s'arrêtait brusquement, la porte de la pauvre maison s'ouvrait tout à coup, et Carlo Félice Anafesto apparaissait sur le seuil.

— Hein! que vous disais-je! s'écria Lætizia.

— Mon cher père, est-ce vous? dit Ettore en se jetant au cou du vieillard.

— Oui, c'est moi, dit Carlo Felice en se dégageant pour s'approcher du lit de Lætizia, c'est moi qui viens au secours de cette chère enfant.

Lætizia lui tendait les bras; le vieillard l'embrassa.

— Eh bien, lui dit-il, comment vas-tu maintenant?

— Oh! mieux, grand-père, beaucoup mieux.

— Tu ne veux plus mourir?

— Oh! non.

— Tu craignais donc bien la misère?

— Non pas la misère, grand-père, mais la honte.

— Bien, tu as l'âme d'une Vénitienne. Que n'es-tu un homme! Tu aurais porté dignement le nom d'Anafesto après nous.

— Moi, je suis un homme, dit l'un des bambins en s'accrochant aux jambes du vieillard.

— Si tu ne l'es pas encore, tu es du bois dont on les fait, dit le vieillard en embrassant le jeune drôle.

Et s'adressant de nouveau à Lætizia dont il tenait toujours la main dans les siennes :

— Ne crains rien, ma fille, lui dit il, tu ne connaîtras plus désormais ni la honte ni la misère.

Se tournant ensuite vers deux grands laquais qui se tenaient debout derrière lui, Carlo Felice Anafesto leur dit :

— Allez chercher ce que vous trouverez dans la berline.

Les deux hommes sortirent et rentrèrent un instant après chargés de la précieuse cassette.

— Qu'est ce donc là? demanda Lætizia, émerveillée à la vue de ce meuble ouvragé comme un bijou.

— Tu verras bientôt, répondit le vieillard.

Il prit alors la petite clef d'or suspendue à son cou et ouvrit la cassette. Les pierreries et les diamants qui étincelèrent tout à coup en jetant leur mille feux dans cette masure délabrée causèrent un éblouissement à Lætizia.

— Oh! que c'est beau! dit-elle.

Carlo-Felice leva le premier compartiment et montra les sacs empilés dans le fond de la cassette.

— Qu'est-ce encore? demanda Lætizia.

— De l'or.

— Il y en a beaucoup?

— Trois millions.

— Trois millions?

— Oui.

— La rançon d'un roi! dit Ettore.

— J'espérais que ce serait la rançon d'une reine, dit le vieillard en souriant, la rançon de la reine de l'Adriatique.

Ettore voulut l'interrompre, mais le vieillard lui imposa silence :

— Mon fils, lui dit-il, désormais cette fortune appartient à vous et aux vôtres. Je vous l'ai dit, je la destinais à un autre usage.

— Mon père, dit Ettore, n'êtes-vous pas le maître?

— Non, dit le vieillard, je ne le suis plus. Que les destinées s'accomplissent! et puisque je n'ai pu relever Venise, vous, du moins, Ettore, relevez notre maison.

En disant ces derniers mots, le vieillard avait refermé la cassette dont il remettait la clef à son fils.

— O grand-père, grand-père, dit à son tour Lætizia, emmenez-moi d'ici, j'étouffe dans cette maison où nous avons tant souffert.

— J'y ai pensé, mon enfant, répondit le vieillard, aussi mon premier soin, en arrivant à Nice, a été de t'y faire louer une habitation digne du grand nom que tu portes. Tout doit être prêt pour t'y recevoir.

— Oh! partons, partons alors!

Toute la famille d'Ettore Anafesto, sans excepter le bambino qui prétendait être un homme, fut bientôt emplie dans la vaste berline de voyage, et les chevaux reprirent au galop la route de Nice.

Deux heures plus tard, la voiture s'arrêtait en face de l'une de ces riches villas qui bordent la promenade des Anglais et que des industriels tiennent toujours prêtes à recevoir les riches étrangers qui viennent demander à la ville cosmopolite de les réchauffer aux rayons de son soleil.

Des fournisseurs de toute sorte garnissaient les antichambres : ni les modistes ni les couturières n'avaient été oubliées. Lætizia ne voulut pas perdre un instant et eut bientôt échangé ses pauvres vêtements contre la robe, non pas la plus riche, mais la plus coquette et la plus gracieuse parmi toutes celles qu'on lui présentait. Quand elle fut parée à son gré, elle n'eut que le temps de jeter un regard complaisant sur une grande glace placée en face d'elle et qui reflétait sa gracieuse image : ses forces la trahirent, elle tomba épuisée dans les bras de sa mère.

— Oh! ce n'est rien, dit-elle en s'asseyant sur un lit de repos où on l'avait conduite, un instant de faiblesse seulement.

Le vieil Anafesto s'approcha d'elle :

— Et maintenant, j'espère que tu ne désires plus rien? lui demanda-t-il.

— Si fait, grand-père.

— Quoi donc?

Lætizia se pencha à l'oreille du vieillard et lui dit à demi-voix :

— Allez à Antibes chercher le docteur Marius.

XIV

Nous avons laissé Paul Moreau accroché aux étrivières de la voiture dans laquelle il supposait que le docteur Marius était enfermé.

La berline parcourait à fond de train la route qui va d'Antibes à Nice, et ce n'était pas une chose facile pour un homme de la corpulence du gros Paul, peu agile et souverainement maladroit, de se maintenir dans la position périlleuse qu'il occupait derrière la voiture. Cependant il tenait bon.

A la frontière piémontaise, la berline dut nécessairement s'arrêter pour subir la visite des douaniers. Paul se laissa glisser à terre et se disposa à aller se porter à quelque distance de l'autre côté du pont du Var. Toutefois, avant d'aller plus loin, il voulut s'assurer qu'il ne s'était point trompé sur l'identité du voyageur qu'il poursuivait. Aussi, en passant entre le parapet du pont et la voiture, il jeta un rapide coup d'œil dans l'intérieur de la berline, et put se convaincre qu'elle contenait bien en effet le docteur Marius.

Quelques minutes plus tard, les chevaux s'étaient de nouveau enlevés au galop, et Paul reprenait sa place derrière la berline. On voyait alors un cordon de feu qui régnait tout le long du littoral : c'était la ville de Nice, que l'on atteignit bientôt.

Arrivée à la place Masséna, la berline, au lieu d'entrer en ville, tourna à droite et s'engagea sur la promenade des Anglais, qu'elle parcourut pendant dix minutes sans changer d'allure. Puis elle tourna brusquement. En sentant la voiture ralentir sa marche, en entendant les sabots des chevaux résonner sous une voûte sonore, Paul se demandait s'il ne serait pas prudent de sa part de mettre pied à terre. Mais tandis qu'il tenait ainsi conseil avec lui-même, les battants de la porte cochère, qui s'étaient ouverts pour donner passage à la voiture, se refermèrent lourdement et Paul se trouva prisonnier.

Heureusement pour lui, la voiture devait faire le tour de la cour d'honneur pour aller s'arrêter sous la marquise, devant le perron. En décrivant ce cercle, la berline traversait une partie très-obscure de la cour, ce qui permit à Paul de descendre, sans être vu, pour chercher un abri plus sûr. Mais sa position n'était guère moins critique. S'il était surpris par quelqu'un des gens de service, comment justifierait-il sa présence dans une maison dont les maîtres lui étaient complétement inconnus? Il cherchait à s'introduire sous les remises, où il espérait pouvoir se cacher jusqu'au lendemain, quand il s'entendit interpeller tout à coup.

— Eh bien, lui disait-on, où allez-vous? vous savez bien qu'on vous attend là-haut.

Paul s'arrêta net.

— On me prend pour quelque autre, pensa-t-il, profitons de la méprise.

Et, sans répondre, il changea de direction et marcha droit au perron.

— Eh bien, lui dit la même voix, où allez-vous donc? prenez l'escalier de service.

Le malheureux Paul eût été bien empêché de trouver cet escalier, si son interlocuteur ne lui eût désigné du doigt l'aile opposée de la villa. Paul se dirigea aussitôt de ce côté, et trouva en effet, presque à l'angle du bâtiment, un escalier qu'il se mit à gravir à tâtons, car toute cette partie de la maison était plongée dans la plus complète obscurité. Arrivé au premier étage, Paul hésita à monter plus haut; mais trouvant devant lui un long couloir, à tout hasard, il le suivit jusqu'au bout. Une porte était devant lui. Il pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de l'ouvrir. Cette porte donnait dans une sorte de boudoir, derrière lequel se trouvait un salon faiblement éclairé. Paul y pénétra, et commença par en faire un rapide examen. Il reconnut tout d'abord que la lumière provenait d'un second salon, et pénétrait dans celui-ci par une glace sans tain placée au-dessus de la cheminée. Ce second salon, beaucoup plus grand que celui où se trouvait Paul, n'en était séparé que par des portières de lampas rouge. La glace sans tain permettait de voir et la portière d'entendre tout ce qui se passait dans le second salon. En ce moment, quatre hommes seulement s'y trouvaient réunis, qui causaient à voix basse. Les uns et les autres étaient tout à fait inconnus à Paul Moreau.

Mais, tout à coup, la porte qui faisait face au second salon s'ouvrit, et un vieillard entra, donnant le bras à une jeune fille d'une merveilleuse beauté.

— Sans cette expression de hauteur et de dédain qui donne quelque chose de dur à sa physionomie, pensait Paul, elle serait parfaite.

Cette jeune fille s'avança jusqu'au milieu du salon à la rencontre des quatre personnes qui l'y avaient précédée.

— Messieurs, leur dit-elle, j'ai pris la liberté de vous réunir ici pour vous faire une communication dont vous apprécierez l'importance.

Les inconnus saluèrent. Le plus âgé d'entre eux répondit simplement :

— Nous vous écoutons, signora.

La jeune fille, ayant démasqué trois autres personnes qui se tenaient derrière elle et parmi lesquelles Paul put reconnaître le docteur Marius, continua ainsi :

— Je suis Lætizia Anafesto des princes de Varèse; voici

mon aïeul, le prince Carlo-Felice Anafesto, et mon père, le duc Ettore Anafesto.

A ces mots, prononcés avec une certaine emphase, les inconnus saluèrent de nouveau. La signora reprit :

— Monsieur le consul de Piémont, monsieur le consul des Deux Siciles, vous êtes tous deux, à des titres différents, les représentants de l'Italie, notre patrie commune, et il me plait de déclarer ici publiquement et devant vous que, moi, Lætizia Anafesto, des princes de Varèse, je veux prendre pour mon mari M. le docteur Marius d'Antibes, ici présent.

A cette étrange déclaration, dont il n'avait été prévenu en aucune façon, n'ayant pas même, depuis son arrivée, eu le loisir d'adresser encore la parole à la belle Vénitienne, Marius regarda la prétendue malade, près de laquelle on venait de l'amener en si grand équipage, et se demanda si sa maladie n'était pas une affection cérébrale.

Quant aux deux consuls et à leurs secrétaires, leur premier sentiment fut qu'ils étaient les dupes d'une mystification; mais la jeune fille qui venait de leur tenir ce discours bizarre paraissait de si bonne foi, qu'ils abandonnèrent bien vite cette supposition. Cependant, cette fantaisie, par trop vénitienne, leur semblait un peu risquée. Aussi ce fut avec une visible froideur que le consul des Deux-Siciles dit à la jeune fille :

— Signora, vous n'ignorez pas, et surtout vos nobles parents ne peuvent ignorer que nous n'avons aucun titre légal pour recevoir une pareille déclaration. Si vous teniez à ce qu'elle eût une certaine valeur, c'était devant le consul de Sa Majesté Catholique qu'il fallait la faire; il avait seul qualité pour la recevoir.

— Messieurs, dit Lætizia Anafesto avec hauteur, ni moi ni les miens nous ne saurions avoir rien de commun avec l'Autriche. Puisque nous autres Vénitiens nous n'avons plus de patrie, je tenais à vous faire à vous cette déclaration. Quant au reste, si vous voulez bien le permettre, ce sera l'affaire des autorités françaises.

Tout ceci avait été dit à très-haute voix et parfaitement entendu du second salon où se tenait Paul. Ce qui suivit lui échappa presque complétement; ce qu'il put seulement voir, c'est que le vieil Anafesto, s'apercevant que les deux consuls se disposaient à se retirer d'assez méchante humeur, intervint, ainsi que son fils Ettore; tous deux donnèrent aux agents diplomatiques quelques explications à voix basse, après quoi les deux Vénitiens reconduisirent les consuls, qui se retirèrent, suivis de leurs secrétaires.

Quoique cette scène eût pour Paul Moreau un puissant intérêt et qu'il eût vivement désiré en connaître la suite, il pensa qu'il était, avant tout, prudent de se ménager une retraite. Il se rappela alors qu'il avait vu deux voitures attelées stationner dans la cour d'honneur. Sans aucun doute ces voitures attendaient les visiteurs, et, cela étant, la porte cochère allait s'ouvrir pour leur livrer passage. Or, Paul se demandait s'il ne pourrait pas profiter de cette circonstance pour s'échapper sans être aperçu.

Tout en faisant ces sages réflexions, Paul Moreau avait gagné le long corridor, puis l'escalier de service, qu'il avait dégringolé aussi prestement que le lui permettait la majesté de son ventre. Il avait deviné juste. Comme il arrivait dans la cour, l'une des voitures se mettait en mouvement pour gagner la porte que l'on venait d'ouvrir. Paul se glissa derrière la voiture, et, demeurant dans l'ombre qu'elle projetait, put arriver sans encombre sous le passage voûté qui conduisait à la porte de sortie. Un instant plus tard, il la franchissait sans avoir été remarqué et se trouvait sur la promenade des Anglais, libre désormais et délivré de toute crainte. Aussi, avant de quitter le lieu où venait de se passer cette scène bizarre, Paul voulut se repérer. Il fit quelques pas en arrière afin de saisir quelque indice qui l'aidât à reconnaître la maison, s'il en était besoin. Il constata tout d'abord qu'il avait devant lui l'une de ces somptueuses villas qui déjà à cette époque commençaient à peupler la promenade des Anglais. Aux rayons des lanternes qui bordaient la promenade, il put lire cette inscription sur la façade : VILLA MÉDICIS.

(*A suivre*). ÉDOUARD DIDIER.

LES MENUS DE LA SAISON

Février.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE EN MAIGRE

Purée de pois pointus au piment.
Canapés d'anchois.
Alose à la purée d'oseille.
Vol-au-vent de quenelles de poisson.
Sauvagine rôtie
ou
Brochet au bleu.
Salade de légumes.

Les pois pointus, pois chiches ou garbanses, sont des farineux infiniment savoureux et tendres; on en trouve aux halles, à l'entrée de la rue Montorgueil. Il est indispensable de faire tremper les pois pointus pendant vingt-quatre heures avant de les mettre à cuire, si l'on veut que la coction en soit complète. C'est en salade que les amateurs les prisent le mieux.

La morue est de saison en carême; en voici un bon accommodement.

Morue à la bourguignonne. — Couper cinq ou six gros oignons en rouelles et les mettre au feu dans une casserole avec un bon morceau de beurre. Quand ils sont d'un beau jaune, faire un roux mouillé d'eau, l'assaisonner de sel, poivre et filet de vinaigre, et le verser sur les oignons à travers une passoire; laisser mijoter un instant, puis dresser sur un plat de la morue cuite à l'eau et bien égouttée, et la masquer avec la sauce.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les Parisiennes n'ont jamais été si jolies que maintenant, dit-on de tous côtés; elles ont un teint éblouissant et ne vieillissent pas. A quoi attribuer cette éternelle jeunesse?... A certains produits de parfumerie qui se trouvent à la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines, 12. D'abord, le coffret de Jouvence contient des fards précieux et discrets et des crayons mystérieux de toutes couleurs, puis des produits spéciaux qui donnent au teint une transparence diaphane et poétique, tels que la crème Pompadour, qui efface les rides et les prévient.

L'Eau de beauté est une lotion exquise, parfumée d'adorables senteurs, excellente pour la peau qu'elle rafraîchit et tonifie. Parmi les nouveaux produits, une série complète, à base de glycérine, se recommande par ses qualités essentiellement hygiéniques : eau de toilette, crème froide pour le teint, savon à pâte fine et onctueuse, sans oublier la glycérine aux roses de Provins.

La rosée des abeilles, spécialité de la maison VIOLET, est un véritable bain de fleurs rafraîchissant.

En fait d'essences pour le mouchoir, le choix est aussi varié qu'une corbeille de fleurs odorantes.

La *Reine des Abeilles* possède, en outre, une variété de premier ordre de ces inutilités indispensables à la coquetterie féminine, telles que : flacons, éventails, etc.

Rien n'est comparable à la *Veloutine Viard*; cette poudre perfectionnée, la dernière expression de la science du chimiste, jointe à celle du parfumeur. Son mérite est apprécié par toutes les personnes qui l'emploient et ses qualités hygiéniques reconnues par des rapports scientifiques consciencieusement établis.

La *Veloutine Viard* est adhérente, invisible et impalpable; elle transforme le teint sans laisser aucune trace; grâce à elle, une femme peut conserver pendant de longues années une apparence de jeunesse, qui étonne et charme en même temps son entourage.

La *Veloutine Viard* dispense de l'usage des fards, si souvent pernicieux, et beaucoup de célébrités artistiques l'ont adoptée, car, le soir, ses effets sont merveilleux. Le teint devient d'une fraîcheur toute juvénile, sans que les yeux les plus subtiles puissent en soupçonner la cause.

A-t-on le teint naturellement mat, il faut alors choisir la *Veloutine blanche*. Est-on blonde avec un teint légèrement coloré, dans ce cas-là on doit prendre la *Veloutine rosée*. Enfin, les brunes devront choisir la *Veloutine Rachel*.

Chez M. *Viard*, place du Palais-Royal, 2.

Au moment des réceptions et des bals, employez la SERVIETTE MAGIQUE, pour remettre à neuf, par le frottement, sans poudre ni brosse, *argenterie, ruolz, or, bijoux*, 6 serv. : 3 fr. ; *franco* en France : 4 fr. Avec la *serviette double*, préparée pour le cuivre et l'acier, on entretient à neuf *harnais, mors, étriers, suspensions, flambeaux*, etc. 6 serv. : 6 fr.; *franco* en France : 8 fr. F. Ampenot, 92, rue Richelieu, Paris. (En vente chez les quincailliers.)

De tout ce que la parfumerie a créé de plus fin, c'est la violette de Parme; cette fleur, si suave et si modeste, s'éternise dans les flacons de la maison Ed. Pinaud et Meyer, 30, boulevard des Italiens. Quoi de plus parfait que l'eau de toilette aux violettes de Parme; l'extrait pour le mouchoir, la pommade aux violettes et à la méduline? la poudre de riz aux violettes est une vraie vapeur de fleurs. Pour les personnes qui préféreront les odeurs résistantes, l'ixéro brésilie, ou l'hangylang sont des bouquets très-goûtés.

Pour répondre à nos lectrices, je leur dirai que le lait d'Hébé est merveilleux pour la conservation du tissu dermique; il donne une grande transparence à la peau, et empêche surtout les rides, ce qui, je crois, est énorme. Le lait d'Hébé est la propriété exclusive de la maison *Ed. Pinaud et Meyer;* première marque de nos grandes industries.

Pour achats de *Mouchoirs de batiste et de Toiles et Batistes pour costumes*, s'adresser à la maison Fénelon-Caplez, de Cambrai.

Éclaircir le teint, polir la peau du visage, même la plus rugueuse, la raffermir, si ses tissus se relâchent, tel est le problème qu'a su résoudre le lait antéphélique ou lait Candès. Employée, selon le cas, à haute ou à faible dose, cette préparation, qui date de 1849, dissipe masque de grossesse, rousseurs, lentilles, hâles, efflorescences, rougeurs, gerçures boutons, et autres altérations accidentelles du teint, rend et conserve la peau du visage claire, ferme et unie. On trouve le lait (5 fr. le flacon) chez M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis, et chez les parfumeurs.

PETITE CORRESPONDANCE

Marguerite B., à N... — Oui pour la robe de satin, qui est, comme vous le dites, infiniment plus élégante que la robe de faille. Les visites de noces n'exigent plus, comme autrefois, une toilette spéciale. Je suis absolument de votre avis pour les nuances foncées. Toutes vos combinaisons sont bonnes; mais, surtout, pas de châle. Pour une fillette de huit ans, toilette en cachemire de l'Inde bleu très-pâle ou blanc, garni de faille blanche ou bleue, biais ou plissés.

Mlle Mathilde B. — Au prochain numéro, le devis de la corbeille et du trousseau. Déjà, dans le numéro de la semaine dernière vous avez dû trouver une partie des détails que vous désirez. Nous avons déjà donné beaucoup de dentelles au crochet; nous en donnerons encore. Merci de tout cœur pour ce qui m'est personnel dans votre lettre.

M. T. — Le pli quadruple se fait pour jeune fille, mais je ne puis affirmer qu'il se portera longtemps encore. On porte toujours la tunique relevée, ainsi que l'indiquent nos gravures, c'est-à-dire sans pouf; mais il n'y a rien encore d'absolument nouveau. Nous avons donné dans le numéro du 16 janvier, dessin 14, un costume d'intérieur avec jupon et tunique vague et plusieurs fois, depuis quelque temps, des polonaises princesse. Pour une personne forte, il faut une tournure *très-étroite*. Le corsage fermé derrière est toujours en vogue pour les toilettes du soir principalement.

Mme M. W., Autriche. — Je ne connais pas de moyen absolument inoffensif; je vais cependant m'occuper de cette question et vous ferai profiter de mes recherches. Tous les magasins de Paris envoient des échantillons.

Mlle A. S. (Isère). — Avec la sicilienne, je n'admets guère que la faille ou le velours. Voici, à mon avis, la meilleure combinaison : jupon uni en velours anglais ou tramé bleu foncé; polonaise drapée sans pouf en sicilienne plus claire, semblable à l'échantillon; manches de velours; visite ou paletot Louis XV en sicilienne, avec revers et parements de velours; même arrangement avec faille; capote coulissée en sicilienne, avec ornements de faille ou de velours; plumes bleues et roses blanches.

Mme D. à C. — Je compte en effet donner ces renseignements; mais je ne puis promettre de le faire dans le prochain numéro; en attendant, je réponds à vos dernières questions. Dans le service à la russe, le dessert fait l'ornement de la table; les domestiques offrent les différentes assiettes qui le composent de la même façon que les plats des services précédents. Le café et les liqueurs se prennent au salon. Oui, il faut toujours saluer et remercier d'un mot ou au moins d'un sourire la personne qui vous a donné le bras et conduite à table.

Louise de Saint P. — Je ne devrais pas répondre, puisque vous me prévenez que rien ne saurait changer votre décision. Toutefois, puisque vous me faites l'honneur de me demander mon avis, je crois pouvoir vous dire franchement que j'agirais d'une façon diamétralement opposée.

Non pas. — Je remets votre lettre au docteur Izard qui répondra.

Pâquerette. — Ce papier se trouve chez tous les papetiers élégants de Paris. Dans le service à la russe le dessert couvre la table, au milieu un surtout ou une corbeille de fleurs, devant la maîtresse de la maison un réchaud sur lequel on dépose le plat que le maître d'hôtel enlève presque aussitôt pour le découper. Le plat, après avoir circulé, est posé devant le maître de la maison sur un second réchaud, et remplacé sur le premier par le plat qui va être servi. La bride se tient de la main gauche, la main droite tient la cravache. Les jeunes filles de cet âge peuvent porter de longues boucles pourvu qu'elles soient à elles.

Colombey-les Belles. — Les dessins soutachés sont surtout très-jolis sur les étoffes épaisses, le drap, l'hiver; le piqué, l'été; mais le piqué est un peu démodé, c'est pour cela que je ne vous conseille point d'entreprendre ce travail. Vous feriez peut-être mieux de faire une de ces jolies dentelles avec lacet Renaissance, dont nous avons donné tant de modèles et qui sont de charmantes garnitures pour robes de batiste.

Une abonnée de Mayenne. — Nous pouvons vous envoyer ces numéros, adressez-nous 2 fr. 50 en timbres-poste pour l'édition sans gravures coloriées et 4 fr. 50 pour l'édition avec gravures coloriées.

Une abonnée étrangère. — Les manches allant jusqu'aux coudes ne s'harmonisent qu'avec les corsages demi-decolletés, c'est-à dire montant derrière et décolletés en carré devant. La chemisette Agnès Sorel est tout simplement un morceau de crêpe lisse ou de tulle cousu à plat au bord du décolleté carré et froncé autour du cou sous une ruche de crêpe lisse ou de tulle qui entoure l'encolure. Si vous désirez le patron du corsage, envoyez 1 fr. 50 en timbres-poste.

A. M., une ancienne abonnée. — Une visite en sicilienne avec bords de plumes de coq ou un paletot Louis XV en faille comme la robe, avec revers de velours noir. Je vais m'occuper de satisfaire à votre seconde question.

Un oiseau voyageur. — Je demande grâce pour mes yeux; votre charmante écriture gagnerait beaucoup à être tracée avec une encre plus noire. Nous avons publié à différentes reprises des layettes d'enfant contenant des modèles de tous genres pour tous les âges, depuis la naissance jusqu'à cinq et six ans. Jusqu'à deux ans, les petites filles portent la robe demi-longue; comme coiffure, la capote coulissée et garnie de ruches en dessous pendant l'hiver; pendant l'été, le chapeau de paille rond avec ruches sur le bord; le manteau de bébé est la pèlerine ou la pelisse pour l'hiver; la pèlerine plus courte, le petit paletot Louis XV à taille longue et à poches carrées pour l'été. Oui, pour la couche en toile sous la couche anglaise. Nous avons donné le patron dans nos dernières layettes. La seconde partie de ma réponse au prochain numéro.

Mme E. V., Lyon. — Je m'occupe de vous.

Mme Marie D. D., à Pully. — Oui, pour la combinaison projetée; choisissez de préférence une grenadine à raies satinées, puisque vous désirez quelque chose qui amincisse. J'accepte avec reconnaissance les recettes que vous voulez bien m'offrir; adressez-les-moi directement.

Mme C. C., à Saint-Macaire. — Prenez pour vous la réponse adressée à Mme M. W..., Autriche.

M. DE S.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.

AVE MARIA

DUO ET CHŒUR POUR TROIS VOIX DE FEMMES

PAR M. VITONI

Hommage à Madame la Supérieure générale des Dames Dominicaines de Sèvres

SOPRANO

CONTRALTO

ORGUE ou PIANO.

Andante

p Legato

A_ve Ma_ri_a. A_ve Ma_ri_a.

A_ve Ma_ri_a.

a, gra_ti_a ple_na; Domi_nus te_cum. Be_ne_dic_ta tu in mu_li_e_ri_bus.

a, Do_mi_nus te_cum. Be_ne_dic_ta tu in mu_li_e_ri_bus.

Et be_ne_dic_tus fruc_tus ventris tu_i, Je_sus. Et be_ne_dictus fruc_tus ventris tu_i Je_sus.

Et be_ne_dic_tus fruc_tus ventris tu_i, Je_sus. Et be_ne_dictus fruc_tus ventris tu_i Je_sus.

CHŒUR.

Maestoso un poco meno vivo.

1re PARTIE.

Sanc_ta Ma_ri_a, sanc_ta Ma_ri_a.

2e PARTIE.

Sanc_ta Ma_ri_a, sanc_ta Ma_ri_a.

3e PARTIE

Sanc_ta Ma_ri_a, sanc_ta Ma_ri_a.

in Tempo di Duo.

Solo

ma_ter De_i, ma_ter De_i. O_ra pro no_bis pec_ca_to_ri_bus. Nunc et in ho_ra mor_tis nos_træ

ma_ter De_i, ma_ter De_i, O_ra pro no_bis mor_tis nos_træ.

ma_ter De_i ma_ter De_i. O_ra pro no_bis mor_tis nos_træ.

p sostenuto.

Sanc_ta Ma_ri_a, sanc_ta Mari_a, ma_ter De_i. O_ra pro no_bis, o_ra pro no_bis, pro no_bis.

Sanc_ta Ma_ri_a, ma_ter De_i, O_ra pro no_bis, o_ra pro no_bis.

Sanc_ta Ma_ri_a, ma_ter De_i O_ra pro no_bis, o_ra pro no_bis, pro no_bis